

T 552 Forme B, 3

Les Filles mariées à des animaux

Il y avait une femme qui avait sept filles. Elles se battaient, se disputaient et la mère se mettait en colère. Un jour, elle dit :

— *Si il* venait un chien qui aurait un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien une !
En effet, il vient un chien qui avait un chapeau sur sa tête... Elle lui en donna une.

— [2] Allons donc ! je n'en ai plus que six ! Si il venait un loup qui aurait un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien encore une !

Un loup vient avec un chapeau sur sa tête, elle lui en donne une.

— Je n'en ai plus que cinq ! Si il venait un renard qui aurait un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien encore une !

Il vient un renard avec un chapeau sur sa tête et elle lui en donne une.

— Je n'en ai plus que quatre ! Mais s'il venait un lièvre avec un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien encore une !

Il vient un lièvre avec un chapeau sur sa tête et elle lui en donne une.

— Je n'en ai plus que trois ! Mais elles font autant de misères que quand je les avais toutes [les] sept ! Si il venait un cochon qui aurait un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien encore une !

Il vient un cochon avec un chapeau sur sa tête et elle lui en donne une.

— Je n'en ai plus que deux ! Mais s'il venait un mouton qui aurait un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien encore une !

Il vient un mouton qui avait un chapeau sur sa tête et elle lui en donne encore une.

— Oh ! je suis contente, je n'en ai plus qu'une ! Mais si il venait un coq avec un chapeau sur sa tête, je [la] lui donnerais bien ! Je serais débarrassée !

Il vient un coq avec un chapeau sur sa tête et elle lui donne la dernière.

— Enfin, me voilà débarrassée !

Un jour, cette femme dit :

— Mon Dieu ! que [3] je m'ennuie ! Il faut que j'aille voir mes filles.

La voilà partie. Elle va chez celle du chien.

— Bonjour, ma fille.

— Bonjour, maman.

— Où donc *qu'il* est ton homme, ma fille ?

— Maman, il a été le long des champs voir si il trouverait quelque chose pour notre déjeuner.

La mère lui dit :

— Appelle-le donc !

— *Mon toutou, maman te demande !*

Le voilà arrivé avec un gros morceau de cheval crevé.

— Tiens, fais donc cuire cela. Vous déjeunerez les deux ta mère ; moi, je vais retourner voir par là.

La mère dit :

— Merci ma fille, je ne veux pas manger, je n'ai pas faim. Je vais aller voir tes autres sœurs.

Elle alla chez celle du loup.

— Bonjour, ma fille.

— Bonjour maman.

— Où donc qu'il est, ton homme ?

— Il a été par là, voir s'il trouverait quelque chose pour nous faire manger.

— Appelle-[le] donc voir.

— *Mon loup, mon loup, maman te demande !*

Le voilà qui arrive avec un gros mouton.

— Tiens, arrange donc ce mouton. Mets donc cuire un bon gigot. Vous allez déjeuner les deux ta mère.

Elle fit rôtir un gigot. La mère mangea bien. Elle resta jusqu'au lendemain. Elle dit à sa fille :

— Tu es bien heureuse *envers* ta sœur du chien ! Tu devrais lui donner quelques morceaux de viande.

— Ah ! maman, tant pire ! son homme est pas en danger comme le mien ! Quand les chasseurs sont au derrière avec tous leurs chiens, il n'en mène pas large !

Elle partit vers celle du mouton.

— Bonjour, ma fille.

— Bonjour [4] maman.

— Où donc qu'il est, ton homme ?

— Il a été dans les [...] ¹ pour trouver de quoi manger.

— Appelle-le donc.

— *Mon mouton, maman te demande !*

Il arrive avec toute une pleine gueule d'herbe.

— Tiens, accommode donc cela. Vous déjeunerez avec ta mère.

— Ah ! merci ma fille ! J'ai bien mangé vers ta sœur, le loup. Je ne veux pas m'arrêter longtemps ici. Il faut que j'aille voir tes autres sœurs.

La voilà partie vers celle du renard.

— Bonjour, ma fille.

— Bonjour maman.

— Ton homme n'est donc pas là ?

— Non, il a été voir s'il trouverait quelque volaille par là.

¹ *Lacune..*

— Appelle-le donc.

— *Mon renard, maman te demande !*

Le voilà arrivé avec *un* gros dinde.

— Tiens, arrange ce dinde, fais-le cuire et vous [le] mangerez les deux ta mère.

Elle fait cuire le dinde en plusieurs sauces. La mère mangea bien. Elle y resta quelques jours. Enfin :

— Enfin, je suis bien ici, mais il faut que j'aïlle voir tes autres sœurs. Tu es bien heureuse, toi. Tu [devrais] bien tendre² la main à tes sœurs. Celle du chien et celle du mouton, elles sont bien malheureuses.

— Ah ! tant pire, maman ! c'est que mon homme est bien en danger ! Des fois qu'il se trouve dans les basses-cours, que les chiens se lancent au derrière de lui, il n'a pas trop temps !

Elle va chez celle du cochon.

— Bonjour, [ma] fille.

— Bonjour maman.

— Où donc qu'il est, ton homme ?

— Il a été par là voir si il trouverait quelque chose pour notre déjeuner.

— Appelle[5]-le donc !

— *Mon cochon, maman te demande³ !*

Il arrive, toute sa pleine gueule de saletés. Cela sentait mauvais !

— Apporte donc un plat. Tu vas accommoder cela. Vous allez déjeuner, les deux ta mère.

— Merci bien, ma fille, je ne veux pas m'arrêter. Je viens de vers ta sœur le renard ; j'ai bien mangé avant que de partir, je n'ai pas besoin. Il faut que j'aïlle voir tes deux autres sœurs, celles du lièvre et du coq. J'ai vu toutes les autres.

La voilà partie. Elle arrive vers celle du lièvre.

— Bonjour, ma fille.

— Bonjour maman.

— Où donc qu'il est, ton homme ?

— Il a été voir si il pourrait trouver quelque plante, [de la] salade, des choux.

— Appelle-le donc !

— *Mon lièvre, maman te demande !*

Il arrive avec de la salade, des choux.

— Tiens, ma femme, voilà de quoi manger. Fais donc cuire des choux, fais donc une bonne salade pour faire manger ta mère.

La mère mangea bien car elle avait faim. Elle dit à sa fille :

² Ms : tu tendrais bien.

³ Cette formulette figure dans le relevé de M., Ms 55,8, *Formulettes*, T 552, liste, f. 2, pièce 12 et textes, f. 16, pièce 24.

— Ma fille, tu n'es pas si heureuse que tes sœurs le loup et le renard, mais tu es bien plus heureuse que tes sœurs le chien, le mouton et le cochon ! Qu'elles sont malheureuses ! Vous devriez bien vous entendre et lui tendre quelque chose, ma fille.

— Maman ! moi je ne peux pas leur donner grand chose. Mon homme n'est pas fort et puis, ce n'est pas tout cela, il est bien en danger dans les jardins. Je donne des choux, de la salade à mes sœurs. Celles du loup, du renard, elles me donnent la viande, *en pour*. Celle du coq me donne du pain.

— Eh bien ! dit [la mère], je n'ai [6] plus que ta sœur le coq à voir, je vais aller la voir. Comme c'est la dernière, j'y resterai quelques jours si elle est heureuse.

La voilà partie. Elle arrive.

— Bonjour, ma fille.

— Bonjour, maman.

— Où donc est ton homme ?

— Il a été voir vers les granges pour amasser un peu de blé.

— Appelle-[le] donc !

— Mon coq, maman te demande !

Le voilà qu'il arrive avec un plein sac de blé.

— Tiens, envoie donc ce blé au moulin. Tu feras une bonne galette pour faire manger ta mère.

La mère se trouva bien. Elle y resta un peu, puis retourna chez elle, peinée de voir que ses filles n'étaient pas toutes heureuses.

Écrit [à Montigny-aux-Amognes], s.d. par [Marie Briffault], [É.C. : née le 18/01/1850 à Montigny, fille de Pierre Briffault, né à Saint-Sulpice le 20/01/1816, domestique puis fermier et propriétaire et de Louise Chaumereuil, née le 26/03/1827 à Montigny.] Titre original : Conte des Sept filles. Arch., Ms 55/3, Cahier 1, Briffault Fr. et Pierre, pièce 6, p. 5-10.

Marque de transcription de P. Delarue. Utilisation d'une transcription de G. Delarue.

Publié par M. L. Tenèze, Catalogue, II, p. 366-367, (version abrégée).

Catalogue, II, n° 3, version C, p. 369.

Texte publié par M.-L. Tenèze

Il y avait une femme qui avait sept filles. Elles se battaient, se disputaient. La mère se mettait en colère. Un jour, elle dit :

— Va, s'il venait un chien qui aurait un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien une !

En effet, il vint un chien qui avait un chapeau sur sa tête, et elle lui en donna une.

— Allons donc ! je n'en ai plus que six.

Par six fois encore, la mère s'exclame :

— S'il venait un loup..., un renard..., un lièvre..., un cochon..., un mouton..., un coq..., qui aurait un chapeau sur sa tête, je lui en donnerais bien encore une !

Et se présentent effectivement, l'un après l'autre, avec un chapeau sur la tête : un loup, un renard, un lièvre, un cochon, un mouton, un coq. C'est au coq qu'elle donna la dernière de ses filles :

— Enfin, me voilà débarrassée !

Un jour, cette femme dit :

— Mon Dieu, que je m'ennuie, il faut que j'aie voir mes filles.

La voilà partie. Elle alla chez celle du chien.

— Bonjour, ma fille.

— Bonjour, maman.

— Où donc est ton homme ?

— Maman, il a été le long des champs voir où il trouverait quelque chose pour notre déjeuner.

La mère lui dit :

— Appelle-le donc !

— Mon toutou, maman te demande !

Le voilà arrivé avec un gros morceau de cheval crevé.

— Tiens, fais donc cuire cela. Vous déjeunerez toutes les deux. Moi, je vais retourner voir par là.

La mère dit :

— Merci ma fille, je ne veux pas manger, je n'ai pas faim. Je vais aller voir tes autres sœurs.

Elle alla chez celle du loup. Le même dialogue se répète.

À l'appel, le loup arriva avec un gros mouton, dont la fille fit cuire un bon gigot. La mère mangea bien et resta jusqu'au lendemain. Elle dit à sa fille :

— Tu es bien heureuse *envers* ta sœur du chien ! Tu devrais lui donner quelques morceaux de viande.

— Ah ! maman, tant pis, son homme est pas en danger comme le mien ! Quand les chasseurs sont au derrière avec tous leurs chiens, il n'en mène pas large !

Elle partit vers celle du mouton qui arrive, lui, avec toute une pleine gueule d'herbe. Mais la mère répondit :

— Ah ! merci ma fille ! J'ai bien mangé *vers* ta sœur, *le* loup. Je ne veux pas m'arrêter longtemps ici. Il faut que j'aie voir tes autres sœurs.

Et successivement, elle est régalée, avec une dinde, par sa fille mariée au renard, avec des choux et de la salade, par celle mariée au lièvre, et, avec de la galette faite avec les graines rapportées par le coq, par sa dernière fille mariée à celui-ci ; par contre, elle s'en va dégoutée de chez celle mariée au porc qui ne rapporte que des saletés à manger.

La mère rentra chez elle, peinée de voir que ses filles n'étaient pas toutes heureuses.